
HOMÉLIE VII.

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN.

HOMÉLIE SUR LUC XVIII, 9-14.

Il ajouta encore une parabole en vue de certaines gens qui présumoient d'eux-mêmes, comme s'ils étoient justes et qui méprisoient les autres : Deux hommes, leur dit-il, montèrent au temple pour prier, l'un étoit Pharisien, et l'autre Publicain. Le Pharisien se tenant debout, prioit ainsi en lui-même : Je te rends grâces, o Dieu de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni tel aussi que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine : je donne la dîme de tous mes biens. Mais le Publicain se tenant éloigné, n'osoit pas même lever les yeux au ciel, et se frappoit la poitrine, en disant : O Dieu, aie pitié de moi qui suis un pécheur ! Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre

car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

DE tous les oracles prononcés par la sagesse humaine il n'en est point assurément de plus sensé que celui-ci : *Apprends à te connoître.* On l'avoit gravé en lettres d'or sur le frontispice de l'un des plus fameux temples de l'antiquité; il devoit l'être en caractères ineffaçables dans tous les cœurs. En vain aurions-nous acquis la connoissance du monde et des affaires, si nous ignorions ce qui se passe en nous-mêmes; nous pourrions encore donner dans de grands écarts; on nous verroit peut-être former des entreprises folles ou téméraires, et succomber honteusement au milieu de nos desseins; toujours au moins agirions-nous comme au hasard, sans savoir ce qui est convenable à notre état, ce qui peut nous rendre heureux.

Mais si l'ignorance de nous-mêmes, et la présomption qui en est la suite, nous sont si fatales dans la conduite ordinaire de la vie et dans nos relations avec les hommes, elles le sont bien plus encore dans la Religion et par rapport à Dieu.

Jugez-en, M. F., par la parabole que nous venons de vous lire. La folie de l'homme présomptueux qui semble se croire sans reproche,

ou qui, suivant l'expression de l'Écriture, *se séduit lui-même, croyant être quelque chose quoiqu'il ne soit rien* (1); le bonheur du Chrétien qui, après s'être éprouvé devant Dieu, après avoir examiné ses actions et sondé son cœur, après en avoir percé les obscurités à la lueur du flambeau divin de l'Évangile, reconnoît, confesse ses transgressions, et promet de les abandonner, voilà ce que le Sauveur vouloit nous dépeindre; voilà ce que nous allons vous développer et ce qui doit aujourd'hui nous instruire à salut. *Que les paroles de ma bouche, que la méditation de mon cœur te soient agréables, o Éternel, mon rocher et mon libérateur* (2)! Qu'elles soient accompagnées de ta grâce puissante par Jésus-Christ. Amen.

Deux hommes, dit le Sauveur, montèrent au temple pour prier. C'est une belle institution, M. F., au milieu de tant de maux et d'ennemis qui nous assiègent ici-bas, peines du cœur, souffrances du corps, tourmens de l'imagination non moins cruels peut-être, épreuves, pièges, séductions, fléaux qui menacent les campagnes, guerres qui désolent les nations, malheurs publics et

(1) Gal. VI, 5.

(2) Ps. XIX, 15.

particuliers; c'est, dis-je, une belle institution dans cette vallée de larmes, au milieu de tant de dangers et de douleurs, que ces assemblées religieuses formées dans le sanctuaire pour nous élever jusqu'à l'Arbitre Souverain qui dirige les plus grandes choses comme les plus petites, dont les princes de ce monde ne font qu'accomplir les desseins, et *sans la volonté duquel un passereau ne tombe pas en terre* (1). C'est une belle idée que ces prières publiques adressées à ce Dieu Sauveur qui ne sait rien refuser à la prière, et qui nous dit : *Là où deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles* (2).

Oui, sans doute, on aime à reposer ses pensées sur de pauvres mortels battus par les orages de la vie, qui vont dans le temple, non par habitude, par bienséance, par des motifs humains, mais qui sont conduits par le mouvement de leur cœur et le sentiment de leurs besoins, qui vont implorer Celui qui seul peut donner à l'homme le repos et les vrais biens.

Comment se peut-il qu'on n'ait pas à cœur de se prévaloir d'un tel privilège! Comment se peut-il que tant d'hommes se laissent retenir

(1) Matt. X, 29.

(2) Matt. XVIII, 20.

loin du sanctuaire par les soins, les soucis de la terre, et que le malheur même ne puisse pas toujours les amener aux pieds de Celui qui *fait la plaie*, et qui seul *peut la guérir* (1)!

Mais nous, Chrétiens, dont les cœurs semblent mieux s'ouvrir aux sentimens de la reconnaissance et de la piété; nous qui venons servir Dieu dans son temple, le servons-nous toujours *en esprit et en vérité* (2)! Pour ne parler que de cette partie du culte que le Sauveur semble particulièrement désigner, nous formons-nous de ces prières faites au pied des autels une idée juste et proportionnée à leur importance?

Non, nous ne sentons pas assez en général qu'elles occupent la première place dans le culte évangélique, qu'elles tiennent à son essence; et c'est là, M. F., un abus que nous avons fait des principes de notre sainte Réformation. Voyant les ténèbres couvrir l'Église parce qu'on négligeoit l'instruction, nos illustres Réformateurs allèrent à la source du mal. Suivant l'exemple des Apôtres, ils ordonnèrent que la parole de Dieu fût lue dans l'assemblée des fidèles; ils rétablirent les discours publics destinés à l'expliquer: c'est là un de leurs bienfaits. Mais en faisant de ces

(1) Job. V, 18.

(2) Jean IV, 23.

discours une partie nécessaire du culte, ils étoient loin de vouloir rien ôter de leur prix aux autres parties. C'est contre leur intention que passant d'un excès à l'autre, comme il arrive à l'homme, nous nous sommes accoutumés par degrés à faire consister en quelque sorte le culte entier dans ces discours que prononce le Ministre de Jésus: on réserve pour eux toute son attention; tout annonce l'importance exclusive qu'on leur donne, jusqu'à ce nom de *sermon* passé en usage pour désigner l'office. On ne se fait pas de peine d'arriver dans le temple lorsque le service divin est commencé, quelquefois même d'en sortir avant qu'il soit fini; on croit ne rien perdre pourvu qu'on entende le Prédicateur. De là encore chez plusieurs cette langueur, ces distractions, ou pour mieux dire; cette absence de cœur et d'esprit pendant la lecture de nos prières liturgiques.

Cependant, Chrétiens, s'il est nécessaire d'éclairer notre esprit par les vérités et les préceptes de l'Évangile, il ne l'est pas moins d'élever notre âme au Très-Haut pour lui rendre grâces de ses faveurs, pour reconnoître et déplorer notre indignité, pour invoquer sa protection, nous dévouer à son service, et lui demander cette sagesse dont il est le dispensateur. Aussi dans nos Écritures le culte est souvent désigné sous le

nom de *prière* : les temples sont appelés *maisons de prière* : il est dit de l'assemblée des premiers Chrétiens qu'ils étoient réunis pour *prier*.

Je dis plus, s'il est un acte qui soit inséparable du vrai culte, qui en fasse l'essence, c'est la prière. Oui, M. F. ; le mouvement d'une âme qui se tourne vers Dieu, s'arrache aux objets terrestres, impose silence aux bruits du monde pour s'élever à lui; le mouvement d'un cœur qui l'adore, le bénit pour ses faveurs, jure d'observer ses lois et demande la grâce de demeurer fidèle, voilà le culte, le vrai culte. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'il n'est point de culte sans sacrifice, sans ce sacrifice spirituel et moral où notre cœur est l'holocauste qu'on apporte sur l'autel.

Convaincus de ces vérités, les Juifs ne se montrèrent jamais indifférens au glorieux privilège d'entrer dans la maison de Dieu; trois fois le jour on faisoit des prières publiques dans le temple de Jérusalem; et malgré de si fréquents exercices, à d'autres heures encore on y voyoit des personnes qui venoient faire leurs dévotions particulières. De ce nombre étoient apparemment ceux dont parle le Sauveur. Il les appelle simplement des *hommes*, et ne les désigne ensuite que par leur secte ou leur emploi. C'est que devant Dieu nous ne sommes tous que des

hommes. Ici disparoît toute inégalité du rang et de la fortune; ici cessent toutes les distinctions humaines. Dieu seul est grand; et le premier à ses yeux est l'esprit le plus attentif à sa parole, le cœur le plus humble, le plus docile, le plus soumis à ses volontés.

Deux hommes montèrent au temple pour prier. L'un étoit Pharisien et l'autre Publicain. Les Publicains ou receveurs d'impôts, chargés de recueillir ceux que les Romains avoient établis, étoient extrêmement haïs et décriés chez les Juifs. On les regardoit comme des hommes d'une probité suspecte; on les rangeoit dans la classe des gens de mauvaise vie; on les désignoit communément par le nom de *pêcheurs*; et la haine qu'on portoit à ce peuple oppresseur qui avoit subjugué la Judée réjaillissoit naturellement sur ceux qui, en se dévouant à son service, sembloient montrer peu d'attachement à leur patrie et peu de sensibilité à l'opinion de leurs concitoyens. Les *Pharisiens* au contraire étoient des hommes dont l'exactitude à observer la loi étoit célèbre en Israël. Ils n'épargnoient rien pour en imposer au peuple. Ils faisoient souvent dans les rues de longues prières. Ils distribuoient avec éclat des aumônes au son de la trompette qui rassembloit autour d'eux les indigens. Ils bordoient leurs habits de *phylactères*, c'est-à-dire,

de larges bandes de parchemin sur lesquelles étoient gravées des sentences de la loi, comme pour dire au public qu'ils en étoient pénétrés, qu'ils les avoient toujours dans le cœur comme sous les yeux, et que dans leur conduite ils ne les perdroyent jamais de vue. Ils se soumettoient à de grandes austérités, et pour annoncer par leur nom seul ce qu'ils prétendoient être, ils avoient pris le titre superbe de *Pharisien*, qui signifie séparé, distingué. Ainsi dire de ces deux hommes que l'un étoit Publicain et l'autre Pharisien, c'étoit dire que l'un passoit pour un pécheur et l'autre pour un saint. La suite de la parabole nous découvrira ce qu'ils étoient dans le fond : elle nous apprendra, M. F., que ce n'est point sur de vaines apparences qu'il faut juger du cœur.

Le Pharisien se tenant debout, prioit ainsi en lui-même : Je te rends grâces, o mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni tel aussi que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tous mes biens. Il prioit ainsi en lui-même ! Mais est-ce donc là une prière !

La prière est un sentiment profond de nos besoins et de notre misère. C'est ce désir ardent du secours d'en haut par lequel l'homme s'élève

à Dieu et attire sur lui ses grâces. La prière est cette contemplation sublime des perfections divines dans laquelle on se perd, on s'anéantit, et qui peut fortifier l'âme, la rendre supérieure aux objets des sens. La prière est l'élan d'un cœur pénétré d'amour et de reconnaissance envers l'Auteur de tous les biens dont il jouit. La prière est l'humble aveu de nos fautes; c'est le gémississement d'une âme déchirée par ce souvenir douloureux; c'est ce repentir, ce recours au Dieu des miséricordes qui expie tout à ses yeux; c'est cette douleur dont l'âme pénitente s'abreuve et se nourrit comme du préservatif le plus puissant contre des chutes nouvelles.

Or lequel de ces sentimens découvrez-vous dans le langage du Pharisien? Il ne demande rien; il ne croit avoir besoin de rien: à la source des grâces il néglige, il dédaigne d'y puiser. Il semble, il est vrai, reconnoître ce qu'il a reçu du Ciel; il dit: *Je te rends grâces, o Dieu!* mais ce n'est là qu'une vaine formule qu'il fait servir d'introduction à l'étalage de ses vertus. Tandis que des paroles respectueuses sont sur ses lèvres, son cœur rapporte en secret tout à lui-même. Il ne raconte les dons du Ciel que pour se les approprier; il y cherche, non un motif de gratitude mais un sujet de confiance, un appui pour son orgueil. Ce n'est pas à Dieu qu'il rend gloire;

c'est sa propre justice qu'il encense aux pieds des autels.

Et que d'illusions encore dans le témoignage qu'il se rend ! Je remarque d'abord qu'il n'examine point ses œuvres en elles-mêmes et d'après la loi de Dieu ; il se juge par comparaison ; il se met en parallèle avec ceux des hommes qu'il regarde comme les plus corrompus, afin de goûter le plaisir de s'élever au-dessus d'eux. L'homme enflammé d'une noble émulation de vertu fixe ses regards sur ceux qui sont les plus avancés dans la carrière , et il s'efforce de les atteindre. L'orgueilleux au contraire n'est occupé que des vices et des défauts d'autrui ; il les rapproche du tableau de son propre mérite pour en relever l'éclat ; il seroit fâché de ne point rencontrer autour de lui de pécheurs qui pussent lui offrir ce contraste avantageux ; et la douce société des Anges ne lui présentant que des vertus sans tache et une incontestable supériorité, ne seroit pour lui qu'un supplice.

Une autre erreur du Pharisien , c'est la fausse idée qu'il se fait de la sainteté. Il la réduit à l'exemption des grands péchés , ou du moins à l'observation des cérémonies de la Religion. *Je ne suis pas comme le reste des hommes ; je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tous mes biens.* A cet égard il est peut-être

sans reproche ; il va même sur quelques points du culte extérieur au delà de ce que prescrit la loi ; c'en est assez pour qu'il croie avoir atteint la perfection. Il ignoroit donc que dans la carrière de la vertu , il n'est point de terme où l'on puisse s'arrêter, que *pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle*, il faut *laisser les choses qui sont derrière nous et poursuivre sans cesse sa course* (1). Il ignoroit que ce qui fait le principal caractère de l'homme de bien , c'est *d'avoir faim et soif de justice* (2) ; c'est d'être pressé du désir de s'avancer dans la grâce et dans la connoissance du Sauveur. Il ignoroit que sans avoir commis ni larcin ni adultère on peut être très-corrompu ; que les jeûnes , les aumônes elles-mêmes et tous les dehors de la piété sans la pureté des mœurs, ne sont aux yeux de Dieu que des actes d'hypocrisie et des *oblations de néant*. Il ignoroit qu'en observant avec exactitude les cérémonies légales, qu'il étoit d'ailleurs inutile d'outrepasser, il falloit à plus forte raison *ne pas négliger ce qu'il y a de plus important dans la loi , la justice, la miséricorde, la fidélité* (3).

Et voilà une nouvelle et bien honteuse erreur
de

(1) Philipp. III, 14.

(2) Matt. V, 6.

(3) Matt. XXIII, 23.

de l'homme dont nous parlons. Tout occupé de ce qu'il croit être, il ne pense point à ses défauts, à ses péchés; il ne met en ligne de compte que ce qu'il prétend avoir fait de bien; il n'a d'ailleurs aucun mouvement de crainte, aucune idée qui lui rende sa vertu suspecte. N'est-il point du nombre de ces Pharisiens hypocrites qui *dévoient les maisons des veuves en affectant de faire de longues prières* (1), qui, suivant l'expression du Sauveur, *nettoyoient les dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans ils étoient pleins de souillures* (2), qui *ressembloient à des sépulcres blanchis, beaux au dehors, mais dont l'intérieur étoit rempli d'infection* (3)? S'il avoit évité les actes extérieurs du crime, ne nourrissoit-il en lui-même aucun penchant qui le rendit criminel? S'il avoit fait quelque bien, n'étoit-ce point pour être vu des hommes plutôt que pour obéir à Dieu? Il ne pense point à tout cela; il semble qu'il ait une vertu pure et sans mélange; il n'aperçoit en lui aucune plaie qui l'oblige de recourir au Médecin céleste, aucune faute dont il doive demander à Dieu le pardon.

Il en est une cependant qu'il ne pouvoit, ce semble, se dissimuler à lui-même, puisqu'il la

(1) Matt. XXIII, v 14. (2) v 25. (3) v 27.

fait éclater en s'adressant à Dieu, c'est son défaut de charité. *Quand j'aurois la foi jusqu'à transporter les montagnes*, dit St. Paul; *quand je donnerois tout mon bien pour la nourriture des pauvres, ... si je n'ai pas la charité, cette charité qui ne soupçonne pas le mal, ... qui excuse tout, qui croit tout, qui supporte tout, cela ne me sert de rien* (1); et le Pharisien dans sa prétendue prière exprime un profond mépris pour le reste des hommes, et en particulier pour le Publicain. De quel droit juge-t-il donc le *serviteur d'autrui* (2)? Avec une vue si courte et qui ne pénètre pas plus loin que la surface des objets, comment ose-t-il devancer l'heure solennelle où le Souverain Juge prononcera sur les actions des hommes? Se présentant devant le trône de l'Éternel dont la clémence seule nous permet d'approcher, de quel droit fait-il le rôle d'accusateur, et vient-il dénoncer des coupables? Est-ce par cette impudente satire, par cet orgueilleux mépris de ses enfans qu'il espère se rendre propice le Père commun des hommes?

Et sur quoi fonde-t-il cette injurieuse opinion qu'il a de ses semblables? Hélas! M. F., il n'est pas charitable parce qu'il n'est pas humble : il

(1) 1 Cor. XIII.

(2) Rom. XIV, 4.

n'use point de miséricorde parce qu'il ne croit pas en avoir besoin pour lui-même. D'ailleurs cet orgueil qui lui fait trouver du plaisir à voir les autres hommes au-dessous de lui, cet orgueil emploie pour les rabaisser à ses yeux le même genre d'artifice dont il s'étoit servi pour se relever lui-même; il ne lui avoit fait envisager que ce qu'il y avoit de bien dans sa conduite, maintenant il ne lui fait considérer son prochain que par ses côtés humilians. Le Publicain avoit peut-être vécu dans le désordre; il avoit peut-être commis des injustices; sa profession du moins le flétrissoit dans l'opinion publique. Le Pharisien ne le voit que sous cet aspect défavorable; il ne se demande point si quelques vertus ne rachètent point ses fautes; il ne se dit point que l'opinion publique est toujours exagérée dans ses jugemens; il ferme les yeux sur le repentir de cet homme. Mais que dis-je? Il ne peut les fermer entièrement: la contenance humiliée du Publicain, ses yeux baissés, les larmes qui s'en échappent, les gestes de sa douleur, l'émotion du repentir qui éclate en sa personne, tous ces objets frappent assez le Pharisien; mais au lieu de lui inspirer cette vertueuse compassion, ce tendre intérêt qu'éprouve l'homme de bien à la vue d'un vrai pénitent, ils ne font qu'attester à ses yeux les crimes dont il le croit

coupable ; et fournir un nouvel aliment à son orgueil : sa contenance en devient plus fière et son regard plus dédaigneux.

Que manquoit-il cependant aux dispositions du Publicain ? N'aperçoit-on pas en lui tous les signes d'une véritable conversion ? Sa prière ne porte-t-elle pas l'empreinte de la dévotion la plus fervente ? Frappé d'une crainte religieuse à l'idée du Dieu Saint qu'on adore dans le temple, anéanti par le sentiment de son indignité, il approche en tremblant, et malgré le besoin pressant qui le conduit aux pieds de l'autel, il s'en tient éloigné ; il n'ose pas même *lever les yeux vers le ciel* ; il a peine à croire qu'il lui soit permis d'offrir son hommage, et de se prévaloir encore de cette communication auguste et consolante que Dieu a établie entre l'homme et lui.

Voyez ensuite avec quelle candeur, avec quel abandon il fait l'aveu de ses fautes. Peut-être pouvoit-il alléguer pour excuse une mauvaise éducation, des exemples dangereux, des passions violentes, la force des tentations, l'empire des circonstances ; mais il ne veut point exténuer ses crimes. La profondeur de sa misère, le besoin pressant qu'il a de la clémence divine, voilà les seuls titres qu'il emploie pour l'émouvoir ; *o Dieu, aie pitié de moi qui suis un grand pé-*

cheur ! et ce n'est point d'une manière foible et languissante qu'il l'implore ; sa prière est l'expression d'un sentiment profond ; c'est l'élan d'un cœur oppressé.

Remarquez encore que c'est en présence de l'orgueilleux Pharisien , et sous ses regards méprisans , qu'il s'abandonne à sa douleur. Il pouvoit en supprimer les marques extérieures, s'approcher de l'autel, retenir ses larmes, ne pas se frapper la poitrine , et , en ouvrant son cœur au Dieu tout bon , craindre d'en laisser voir le trouble à l'un de ses semblables qui peut en prendre occasion de l'humilier ; mais que ces considérations le touchent peu ! Non ; elles n'arrêteront pas, elles ne gêneront pas même l'épanchement d'un cœur brisé qui a besoin de se répandre. Et que lui importe que le Pharisien le méprise , pourvu que Dieu lui pardonne ?

Ah ! sans doute il lui pardonnera ce Dieu *abondant en gratuité* (1), ce Dieu qui nous assure, *qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie* (2). *Je vous déclare*, dit le Sauveur, *que celui-ci retournera chez lui justifié, c'est-à-dire, pardonné, et non pas l'autre.*

(1) Ps. CIII, 8.

(2) Ezéch. XXXIII, 11.

Retourne donc dans ta maison , humble Publicain ; retournes-y plus riche et plus heureux que tu n'en étois sorti. Portes-y cette paix de l'âme que le Ciel accorde à tes prières. Le Dieu tout bon a exaucé les cris de son enfant dans la détresse , et tu sais trop ce qu'il en coûte à s'éloigner de lui pour qu'il soit à craindre que tu lui sois jamais infidèle.

Pour toi , Pharisien superbe , qui n'avois rien à demander au grand Médecin des âmes , tu n'as aussi rien obtenu. Retourne fasciner les yeux de ce peuple dont tu as si facilement surpris l'estime. Étale à ses regards tes pratiques vaines , tes œuvres mortes dont l'amour de Dieu n'est point l'âme et le principe. Jouis , si tu le peux , des applaudissemens qu'il prodigue à tes fastueuses aumônes , à tes prières hypocrites , à tout cet appareil trompeur de sainteté. Reçois ici-bas cette chétive récompense , mais n'attends rien de ce Dieu juste qui ne paie pas ce qu'on n'a point fait pour lui. Il ne t'adressera pas cette voix de grâce : *Va en paix ; tes péchés te sont pardonnés* (1). Si du moins celle de son indignation pouvoit retentir à ton oreille pour réveiller ta conscience et dissiper tes dangereuses illusions ! S'il te faisoit entendre ce reproche si

(1) Luc VII, 48. 50.

bien fait pour toi : *Tu dis, je suis riche ; il ne me manque rien ; et tu ne vois pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu* (1) ! Ame indigne de mes regards, parois enfin telle que tu es, telle que je te connois : ces dehors spécieux qui te déguisent, et qui te trompent peut-être toi-même, ne sont pas toi. Insensée, si tu te laisses aller aux suggestions de ton orgueil ! Plus insensée, si tu te flattes que de belles apparences pourront en imposer à Celui qui d'un seul regard perce les plus profonds abîmes, si tu caches la grandeur de tes maux à Celui qui peut seul les guérir !

Mais revenons à nous, Chrétiens, et pensons à nous appliquer cette importante leçon.

Je m'assure, M. F., qu'il n'est parmi nous personne qui n'ait été frappé des deux portraits que nous offre l'Évangile de ce jour. Le Publicain pénitent nous a sans doute intéressés en sa faveur ; nos vœux ont accompagné son humble requête ; ils ont prévenu la sentence favorable de son Juge. L'orgueilleux Pharisien nous a révoltés, indignés : nous avons rejeté sa prière comme Dieu l'a rejetée ; et quelque malheureux que soit son aveuglement, peut-être n'a-t-il pas même excité notre pitié.

(1) Apoc. III, 17.

Cependant cet orgueil si révoltant, si peu fait pour l'homme, cet orgueil semble être le péché de l'homme et la tache originelle que lui a transmise son premier père. « Tous les autres péchés, » dit un Docteur de l'Église, « sont naturellement si déshonorant que tout homme raisonnable en est honteux, parce qu'il sait qu'il pèche en s'y abandonnant. Mais l'estime de soi-même, la présomption, l'idée avantageuse qu'on a de sa sagesse, de sa vertu, de sa piété prétendue, c'est ce qu'on ne reconnoît et qu'on n'avoue pas pour péché » C'est là une vraie lèpre spirituelle, une maladie désespérée et presque incurable. » Malgré l'horreur que cet orgueil nous inspire chez le Pharisien, nous ne saurions nous assurer d'en être exempts, et si nous sommes éloignés de le porter à cet excès, voyons du moins si nous ne nous en rapprochons point par quelque nuance.

Ne nous arrive-t-il jamais, par exemple, de nous élever dans notre cœur au-dessus de nos frères ? A l'ouïe d'une faute qui a fait quelque éclat, mais qui pouvoit tenir aux circonstances plus qu'à la corruption du cœur, ne disons-nous point avec une secrète complaisance : *Je ne suis point tel que cet homme-là ?* Nous plaçons-nous à relever *le roseau cassé*, au lieu de le *briser* par notre dureté et nos reproches ; à

ranimer *le lumignon qui fume encore*, au lieu de *l'éteindre* par le souffle cruel du mépris? Lorsque nous jetons les yeux sur notre conduite, ne nous faisons-nous point une idée exagérée de ce qu'elle a de régulier? Reconnaissons-nous aisément ce qui s'y trouve de défectueux, ou du moins ne nous arrêtons-nous pas davantage sur ce qui flatte l'idée que nous aimons avoir de nous-mêmes? Si nous sommes forcés à nous avouer coupables, ne cherchons-nous jamais à exténuer nos fautes au lieu de les confesser avec franchise? Et où sont ces pénitens qui éprouvent le trouble et les alarmes du Publicain, qui s'écrient comme lui : *O Dieu, aie pitié de moi qui suis un pécheur!* Lors même que placés en présence de Dieu nous élevons nos cœurs jusqu'à lui, cet orgueil ne se mêle-t-il point à nos vœux ou à nos actions de grâces? En le remerciant de ses bénédictions, ne les regardons-nous point comme le prix naturel de nos vertus? Ne croyons-nous point trouver dans notre mérite les raisons qu'il a eues de nous bénir? En l'invoquant dans l'affliction, quelque murmure n'annonce-t-il point que nous nous jugeons dignes d'un autre sort? Ne mêlons-nous point à nos demandes le souvenir de ce que nous avons fait pour lui? Ne semble-t-il point que nous sollicitons sa justice et non sa miséricorde?

Enfin, M. F., en confessant de bouche que nous sommes sauvés *par grâce*, en considération des mérites du Sauveur, alors même sommes-nous bien persuadés que toute notre ressource est dans cette grande expiation faite pour nous sur la croix ? Ne faisons-nous point un secret retour sur nous-mêmes ? Ne jetons-nous point un regard de complaisance sur nos œuvres, comme si elles pouvoient être la cause de notre justification, comme si elles n'étoient pas elles-mêmes un don de Dieu et les *fruits de l'Esprit* ?

Je ne multiplierai pas ces détails ; j'en ai dit assez pour vous montrer sous combien de formes l'orgueil peut s'insinuer dans le cœur. Et pour vous apprendre à le craindre, à vous en défier, que pourrois-je ajouter à la parabole du Sauveur ? Seroit-ce en vain qu'il nous auroit tracé cet énergique tableau ? Seroit-ce en vain qu'il nous auroit assuré que Dieu préfère le pécheur qui reconnoît et déteste ses erreurs, au juste qui se complait orgueilleusement dans sa justice ? Seroit-ce en vain que nous introduisant en quelque sorte dans le conseil de Dieu, il nous l'auroit montré *résistant aux orgueilleux et faisant grâce aux humbles* (1), nous déclarant que *celui qui s'élève sera abaissé et que celui qui s'abaisse sera élevé* (2) ?

(1) Jaq. IV, 6.

(2) Luc XVIII, 14.

Humilions-nous donc, M. F., devant ce grand Dieu, et désormais rapportons tout à sa gloire. Sommes-nous foibles et chancelans ? humilions-nous en implorant sa grâce sans laquelle nous ne pouvons rien : il ne l'accorde qu'à ceux qui sentent leur indigence, et qui recourent à sa miséricorde par Jésus-Christ. Avons-nous eu le bonheur d'éviter quelque grand péché ? humilions-nous en reconnoissant que c'est à Dieu que nous en sommes redevables : remercions-le de nous avoir placés dans d'heureuses circonstances, ou soutenus dans la tentation ? Sommes-nous tombés dans l'abîme ? humilions-nous profondément devant notre Juge : laissons-lui voir toute notre misère : allons à lui comme de pauvres pécheurs, pour être lavés dans son sang, revêtus de sa justice, sanctifiés, régénérés par son Esprit. Avons-nous reçu de Dieu quelque faveur ? humilions-nous dans le sentiment de notre indignité : célébrons ses bontés sur notre âme. Avons-nous fait quelques progrès dans la vertu ? humilions-nous, en nous voyant si éloignés encore du but, en mesurant l'étendue qu'il nous reste à parcourir. Humilions-nous en comparant notre conduite avec la loi de Dieu et l'exemple des Saints qui nous sont proposés pour modèle.

Alors, M. C. F., nous pourrons croire que

nous sommes dans la voie du salut , et que le Tout-Puissant nous donnera d'y marcher avec persévérance. Alors nous pourrons *approcher avec confiance du trône de grâce* , sûrs d'être *secourus dans nos besoins* (1). Alors , o mon Dieu , nous t'offrirons dans ces temples un sacrifice agréable à tes yeux , et nous retournerons *justifiés dans nos maisons*. Alors , o mon Rédempteur , Fils de Dieu , Roi de l'Église , o toi qui *t'es anéanti* profondément ! après avoir revêtu les dispositions d'esprit dont tu as daigné nous donner l'exemple , après avoir eu quelque part à tes humiliations , nous en aurons aussi à ton triomphe et à ta gloire. Amen.

(1) Hébr. IV , 15.